

Le corps est une chimère



LES POCES DU DIABLE

Wendy Delorme

Le corps est une chimère



De la même autrice

QUATRIÈME GÉNÉRATION, Grasset, roman, 2007

INSURRECTIONS ! EN TERRITOIRE SEXUEL, Au diable vauvert,
essai, 2009, 2022

LA MÈRE, LA SAINTE ET LA PUTAIN, Au diable vauvert,
roman, 2012, 2023

VIENDRA LE TEMPS DU FEU, Cambourakis, roman, 2021

L'ÉVAPORÉE, AVEC FANNY CHIARELLO, Cambourakis,
roman, 2022

DEVENIR LIONNE, J.C. Lattès, essai, 2023

LE CHANT DE LA RIVIÈRE, Cambourakis, roman, 2024

LE PARLEMENT DE L'EAU, Cambourakis, roman, 2025

ISBN: 979-10-307-0797-7

© Éditions Au diable vauvert, 2018, 2026

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

Préface : Se relire, dix ans après

Dix ans après avoir écrit *Le corps est une chimère*, sept ans après sa parution initiale, je rédige cette préface à sa réédition avec quelque chose de doux et de vulnérable dans la poitrine.

Je la destine à celles et ceux qui savent ou sauront un jour ce que c'est qu'un « passage à vide », une « traversée du désert ». Celles et ceux qui ont un besoin vital de création, l'écriture chevillée au corps, et qui ont des manuscrits disséminés dans leurs tiroirs, dans des dossiers numériques, dans des enveloppes A4 dont on reste sans nouvelles, et des PJ de mails qui attendent toujours un accusé de réception. J'en ai tellement, des projets et manuscrits de romans qui n'ont de suite et d'existence que

dans mon ordinateur. Celui-ci par exemple aurait pu ne jamais voir le jour, et voici pourtant qu'on lui donne une deuxième vie, une deuxième chance.

Ce roman est particulier à mes yeux car c'est un livre de retour à l'écriture, après ce qu'on peut appeler un « passage à vide » de quelques années. Passage à vide qui se résume à cette phrase entendue dans la bouche d'une lectrice il y a un peu plus de dix ans : « *Wendy elle ne fait plus rien* ». C'est que Wendy, elle était occupée à faire et élever des enfants en bas âge. On ne peut pas tout faire en même temps, même quand on est hyperactive et graphomane. Mais parce que l'écriture est une gymnastique cérébrale, une méditation en mouvement, la pratique qui me conserve saine d'esprit, il y a eu ce besoin irréprensible d'y revenir. La personne qui m'a donné le déclic est mon amie et marraine d'écriture Isabelle Sorente, à qui je dois de n'avoir pas renoncé à écrire dans une période prolongée d'« à quoi bon », de manque de temps et de doute profond. Je suis donc revenue à l'écriture la nuit après le coucher des enfants, à l'écriture dans le métro en allant au travail, à l'écriture sur un coin de table tout en faisant cuire les coquillettes de l'aînée, à l'écriture dans les interstices de la vie. Et je me suis rendue à l'évidence que je serais une mère toujours un peu dans la lune, et une romancière qui a toujours un peu soif de temps. Et ce roman de retour à l'écriture, il parle entre autres choses de ce que c'est que

d'être une mère lesbienne dans la France de 2015, la France encore clivée par les débats d'une rare violence sur le « mariage pour tous ». Il raconte aussi ce que c'est que de vivre dans un corps qu'on ne parvient pas vraiment à faire sien, à cause des cages trop étroites dans lesquelles se forment nos identités sociales. Il parle de beaucoup d'autres choses liées aux rapports humains, qui m'habitent et me questionnent encore aujourd'hui.

Quand je disais que j'écris cette préface pour toutes celles et ceux qui ont des manuscrits orphelins de maison d'édition, c'est parce que je tenais à raconter l'anecdote suivante, qui me fait sourire encore aujourd'hui : à l'époque, j'ai fait lire ce texte à deux éditrices. L'une m'a dit : *« c'est bien écrit, je pense que ça peut bien marcher, mais je le sais déjà, que les hommes sont des connards »*. Je suis sortie de son bureau abasourdie. Parce que ce n'était pas mon propos. Oui l'arc narratif du personnage d'Isabelle incarne ce qu'une femme peut subir de sexisme dans le monde du travail et de violences dans un couple. Et son mari, Arnaud, est un très sale type, qu'on a envie de détruire. Mais le propos n'est pas là, il est dans la diffraction en sept personnages de ce que les normes sociales (de race, de classe, d'âge et de genre) peuvent faire comme blessures aux corps et aux psychés.

L'autre éditrice à qui j'ai fait lire ce texte, qui porte par hasard le prénom du personnage qui me

ressemble le plus dans ce texte à l'époque où je l'ai écrit, m'a dit complètement autre chose : c'est le réalisme sociologique de ce roman qui l'enthousiasmait. Et c'est elle qui a trouvé son titre au roman, extrait d'une des phrases de fin. Je suis heureuse que Marion ait cru en ce texte et que ce roman ait aujourd'hui une deuxième vie. Peut-être est-il plus en accord avec l'époque, maintenant que dix ans ont passé ?

À travers ses personnages, j'ai voulu raconter les rencontres improbables qui sauvent, les solidarités, les liens d'amitié ou d'amour qui parfois, pour un instant magique, parviennent à transcender les *a priori*.

Wendy Delorme, octobre 2025

Prologue : La veillée

Les yeux sont clos, le maquillage soigné. La peau très pâle est poudrée, on ne distingue plus les petites rides au coin des paupières. Les cheveux auréolent le visage sur l'oreiller, parure d'un roux profond aux longs fils argentés.

Marion s'approche lentement. Philippe est déjà là, les mains jointes, recueilli. Elle se penche.

La sensation de la joue froide reste longtemps sur ses lèvres.

Elle se poste à côté de Philippe, il passe un bras maladroitement paternel autour de ses épaules. Elle vacille devant ce visage au front dégarni, aux traits défaits, brutalement vieilli.

Elle serre ses mains entre les siennes, il faut tenir jusqu'à demain.

L'entreprise funéraire a bien fait les choses. Le lieu est confortable avec ses chaises en velours accueillantes, les stores baissés adoucissent la lumière de cet après-midi de juillet. Marion regarde le corps de la défunte, qui repose les mains jointes sur la poitrine, habillée d'une robe qu'elle ne lui a pas vue depuis longtemps. Une simple robe d'été en coton bleu clair, ornée de boutons de nacre, d'un col rond immaculé et d'une ceinture blanche. Comme elle est frêle, pense Marion.

Elle lève la tête. Déjà de la visite.

Deux femmes inconnues attendent devant la porte, la trentaine. L'une est haute de taille, très mince, la peau noire, les cheveux ras, l'allure androgyne. L'autre est plus petite, le teint pâle. Sous ses longs cheveux elle a l'air fatiguée. Elles n'osent pas venir au centre de la pièce. Philippe se lève pour les saluer, Marion le suit sur le palier.

Elle cligne des yeux sous le soleil. Philippe serre les mains des deux femmes, ému: « Merci d'être venues. »

Il se tourne vers Marion, hésitant: « Je te présente Ashanta et Camille. J'aurais voulu que tu les rencontres autrement... »

Sa voix se perd, étranglée. Les deux femmes se rapprochent, comme pour l'entourer. Elles se tiennent la main.

Ashanta dit d'une voix douce: « Nous sommes venues présenter nos condoléances à Philippe. À vous aussi. Il nous a souvent parlé de vous. »

Marion étire du mieux qu'elle peut un faible sourire, étonnée de cette rencontre en ce jour précis. Après remerciements, elle retourne à l'intérieur se poster au chevet du cercueil.

Dans d'autres circonstances, elle aurait appelé Elise pour faire les présentations mais Elise est à la maison avec les enfants et Marion n'a pas le cœur à sociabiliser. Il faut garder des forces pour la suite.

D'autres personnes vont venir toute la fin de journée et demain matin, qu'il faudra accueillir. Parler, remercier, voir leur peine en face de la sienne. Lire dans les regards pleins d'incompréhension toutes les questions informulées face à cette mort inexplicable. Elle-même ne comprend pas. Toute raison logique lui échappe.

Une chose lui revient comme un grain qui râpe et qui dérange, refrain grinçant dans la valse de ses pensées : Arnaud n'est pas là aujourd'hui, ne viendra pas demain. Un seul sms de lui : « Je ne pourrai pas. La peine est trop grande. »

Elle ferme les yeux et respire lentement. Tente de se concentrer pour saisir, pour faire sens. Au fond d'elle, elle sait. Une fois l'onde de choc passée, quand tous seront partis après l'enterrement demain, elle y verra plus clair.

Elle entend alors Philippe crier depuis l'extérieur, lui qu'elle n'a jamais entendu élever la voix.

Elle sort en courant et le trouve écroulé à genoux sur le gravier, Ashanta et Camille penchées vers

lui. Il gémit, le visage entre ses mains, les épaules secouées de sanglots.

Debout face à lui, un jeune livreur en combinaison grise le regarde, ahuri. Entre ses mains, une grande couronne de fleurs. Il lève les yeux vers Marion, gêné: « J'ai juste demandé où déposer les fleurs... »

Marion prend la couronne mortuaire. Des roses et du lierre, enlacés. Traversés d'une banderole de satin noir, brodée de quelques mots: « À mon épouse adorée. Avec tout mon amour. »